

### HISTOIRE

DES

### PETITES SOEURS DES PAUVRES

(Suite.)

Qui résisterait en effet à leur prédication ? elle est efficace partout. Un jour une mère et une fille complétaient de conduire à la maison des bonnes femmes le chef de la famille, fort riche, fort attaché aux biens de la terre, et s'inquiétant peu des enseignements de la foi et des lois de la charité. On lui fait prendre une pièce de cinq francs, qu'il emporte à regret et qu'il ne voudrait point sacrifier ; il visite la maison, voit les Sœurs, s'étonne de leur dévouement et de leur bonheur, voit les bonnes femmes et s'attendit de leur air de gaieté ; en sortant, il lit au-dessus d'un petit tronc, près de la porte : « Bénie soit de Jésus et de Marie la main qui met ici un sol pour les pauvres. » Il dépose sa pièce sans regret ; le lendemain il envoie cent francs ; depuis s'est un bienfaiteur de la maison ; il disait à la Mère : « Tenez, ma Mère, avec vos pauvres vous m'ouvrez la porte du ciel ; avant de vous connaître j'étais un mauvais chrétien, je n'aimais pas les pauvres, maintenant j'aime les pauvres et le bon Dieu. C'est un chrétien fervent.

Cette fondation de Rouen, si rapide et si belle, celle de Bordeaux tout aussi charmante, n'étaient pas assez pour exciter le zèle des Petites Sœurs ; en 1851 elles ont fondé une autre maison qu'en 1850. Autrefois, dans les commencements de leur œuvre, tout en ne faisant que suivre les inspirations de la Providence, elles paraissent parfois les prophètes. On sait comment elles s'y prenaient. La maison de Paris, par exemple, dont la fondation avait été si difficile, ne triompha pas de tous les obstacles du moment qu'elle fut inaugurée. Les Petites Sœurs avaient peine à se faire connaître dans cette grande ville ; tous leurs efforts et ceux de leurs amis les plus dévoués ne réussirent à peu près rien ; le diable ne s'arrêtait pas vaincu ; il continuait à susciter toutes sortes d'entraves, et au bout de plusieurs mois la maison n'aurait encore qu'une vingtaine de bonnes femmes ; les ressources étaient en abondance ; on subsistait chétivement ; il semblait difficile de se soutenir. Le Bon Père vint à Paris ; il ne se rendait pas compte de l'obstacle qu'il rencontrait, et ne savait comment le tourner. Il réfléchit, pria, consulta Dieu, et prit cette résolution : « Je suis ce que je fais, se dit-il, je vais prendre le plus de pauvres que je pourrai. » Il ordonna à la supérieure de recevoir tous ceux qui se présentaient ; elle en admit trente dans quinze jours. De ce moment les ressources abondèrent ; la maison se suffit, et on dut bientôt songer à l'agrandir.

A l'époque de l'histoire des Petites Sœurs où nous sommes parvenus, on n'avait plus besoin de ces sortes de provocations, on avait grand-peine au contraire à répondre aux invitations de la Providence et à suffire à tout ce qu'elle présentait. Le Bon Père, en voyant tant de maisons élevées si rapidement (on en avait fondé sept en dix-huit mois) comprenait la nécessité de ne pas se presser. On le sollicitait de divers côtés ; il résistait énergiquement, remettant toute nouvelle entreprise à dix-huit mois ou deux ans. Il fallait bien ce temps, pensait-il, pour avoir un nombre de sujets propres à s'acquitter des charges de toutes les maisons ; il était nécessaire, avant d'accepter de nouvelles entreprises, de cher-

cher à soulager un peu les premières Sœurs, qui avaient peut-être abusé de leurs forces. Ce laps de temps était encore indispensable pour former les Sœurs nouvelles à l'esprit de la règle, les instruire à se conduire elles-mêmes et à soutenir les maisons loin de la surveillance de la Mère générale et des conseils du fondateur. Ce dernier s'étonnait d'avoir pu subvenir à tant de fondations qui s'élevaient si rapidement. Il voyait là un miracle de la Providence ; il en remerciait Dieu, mais ne voulait point le tenter. Avant de proposer davantage l'Institut, il voulait travailler à en fortifier l'esprit et prendre le loisir de former des sujets aptes à maintenir partout la discipline exacte, ardente et dévouée des premières Mères. C'était fort bien raisonner ; mais la Providence a aussi ses raisons ; et ils ne sont pas pires que ceux des hommes. Le Bon Père n'avait pas attendu jusqu'en 1851 pour se faire tous les discours que nous venons de résumer. Il avait déjà eu lieu maintes fois de s'étonner de voir, au milieu des Petites Sœurs, se former et se développer rapidement les sujets destinés à conduire les maisons et de démentir autour d'elles toutes celles qui pouvaient les aider à tenir les divers emplois. Il eût été aller contre la volonté de Dieu en refusant de lui mettre aux besoins pour les humbles et les réclamant et dont elles tarissaient également. Il n'en alla pas autrement en 1851 ; les postulantes abondaient toujours, les novices avançaient rapidement dans la vie religieuse, et parmi les anciennes Sœurs, celles qui devaient devenir les Mères, se distinguaient à mesure que les sollicitations pressantes en divers circonstances engageaient le Bon Père à revenir sur la détermination qu'il s'était si bien promis de garder.

D'abord ce fut à l'occasion d'un second établissement à Paris. La garde nationale de la Xe légion demanda le concours des Petites Sœurs pour ouvrir un asile en faveur des vieillards du dixième arrondissement. La légion offrait une somme de 4 mille francs et demandait à réserver à chacune des compagnies de la légion le droit de disposer de deux lits, en donnant une somme de 100 ou de 50 francs, selon le sexe des pensionnaires. Les offres furent acceptées, et on installa la maison de la rue du Regard. Malgré les ressources assurées à l'avance, l'installation ne se fit pas avec plus de luxe que de contumace. Deux Sœurs allèrent dès le matin nettoyer et mettre les choses en ordre. Les lieux étaient à peine vides. Un officier de la garde nationale qui avait été un des principaux intermédiaires de ce le affaire se trouva à leur arrivée ; il se mit à la besogne avec elles, nettoya, mais ne rangeant pas, car il n'y avait pas encore de mobilier à la maison. Un pauvre se présenta pendant un peu plus tôt qu'il n'avait compté. L'officier aida à le transporter dans une des salles, on l'accommoda du mieux que l'on put. L'abbé Le Pailleur apporta pour tout mobilier une statue de la sainte Vierge, une image de saint Joseph et une autre de saint Augustin. Il plaça la statue sur une cheminée, attacha les gravures à la muraille, se mit à genoux, récita un *Pater* et un *Ave* avec les Sœurs, et leur adressa ensuite quelques paroles d'encouragement, demandant à Dieu de remplir et de dilater la maison, recommandant à ses filles d'avoir des entraides de mère pour tous ceux qui l'habiteraient. Une parole cérémonieuse était bien simple, mais le lendemain des lieux, la jeunesse des Sœurs, la grandeur de leur mission, la joie du pauvre recueilli et la présence du Dieu invoqué lui donnaient un caractère si touchant que les

larmes en venaient aux yeux. Le soir on eut un lit pour le pauvre et des paillasse pour les Sœurs. Depuis ce temps la maison s'est remplie. Cent cinquante vieillards habitent. Elle est ouverte depuis sept mois.

Au mois de juin Mgr l'Archevêque en a béni la chapelle ; ce fut l'occasion d'une fête où rit part toute la légion de la garde nationale ; la maison renaît toujours de la même humilité, de la même pauvreté, de la même grâce des Sœurs devant Dieu. Le concours des premiers fonctionnaires de l'Etat qui se pressaient dans leur petite chapelle, au milieu des infirmes et des vieilles femmes, témoignait aussi cette humilité, cette pauvreté et cette grâce étaient puissantes, même sur les hommes. Monseigneur, en bénissant la chapelle, souhaitait à toutes les villes de France et à toutes les paroisses de Paris de connaître bientôt le dévouement des Petites Sœurs. Ce souhait du premier pasteur est déjà en train de s'accomplir, et on propose en ce moment la fondation de nouveaux asiles dans diverses paroisses de Paris.

Les choses allaient cependant déjà plus loin que ce que l'on traitait d'une nouvelle fondation hors de France. Le cardinal Wiseman demandait des Sœurs avec instance ; les membres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul de Londres promettaient tout leur aide. Aucune des Sœurs, dont beaucoup ne savent pas lire, n'entendait l'anglais ; néanmoins on se serait fait scrupule de refuser ; le langage de la charité s'entend partout. On partit ; on se plaça d'abord dans un *saloon*, et depuis quelques mois dans le centre de Londres. On y a gardé la même manière de vivre qu'à Paris et à Saint-Servan. On s'appuie uniquement sur la Providence. Les Sœurs vont tous les jours à la quête. Leur petit costume noir si simple, si gracieux et si décent, qui n'est autre, du reste, que celui des petites ouvrières de Saint-Servan. Leur petit costume noir est remarqué dans les rues de Londres, où l'on n'a pas coutume de voir des habits de religieuses. On les hue quelquefois en les appelant filles du Pape, et on ne croit pas si bien dire ; il est bien vrai que leur dévouement est un privilège de la fécondité de l'Eglise romaine. Ces oris sont rares, d'ailleurs, et n'empêchent pas les Sœurs d'être aimées et respectées. Les petits enfants surtout se laissent aller à l'attrait de leur bonne grâce ; ils subissent même l'influence de cette vertu qui rayonne autour des amis du Seigneur. Ils courent après les Petites Sœurs, les entourent et leur baisent les mains. Elles ont fait recueillir quarante vieillards ; elles accueillent sans distinction de religion et d'origine heureuses d'ouvrir à la vérité des yeux qui n'auraient jamais connu. Le Cardinal-Archevêque est plein de bonté pour elles ; il les visite, et souvent même leur conduit des visiteurs. Il parcourt la maison, en montre les détails, explique sur quelles ressources elle s'appuie, pénètre dans la cuisine, ouvre le tiroir aux croûtes, car en Angleterre, comme en France, dans toutes les maisons de Petites Sœurs, il y a un ou plusieurs tiroirs destinés à recevoir cette denrée précieuse. La maison de Londres est la treizième de l'Institut.

La quatorzième est établie à Laval. L'administration hospitalière de cette ville avait recueilli un legs à condition d'établir un hospice de vieillards. Le legs était très considérable ; ils consistaient en jardins, très et maisons, pour une administration hospitalière un tel don était une charge de la part et les jardins étaient dépendant de bon rapport. La maison était bien bâtie ; il s'agissait de la meubler,

de couvrir les autres frais d'un établissement hospitalier, les infirmes, les servants, les économes, les directeurs, que sais-je ? Le revenu et même le fonds étaient loin de pouvoir suffire à tant de dépenses. On songea aux Petites Sœurs ; elles seules savent faire quelque chose avec rien et fonder des hospices sans argent ; elles y réussissent même facilement ; l'expérience en est faite, et la chose leur est devenue si naturelle qu'elles ne paraissent ni pas s'en troubler le moins du monde. Apparemment elles possèdent un secret. Elles acceptèrent volontiers.

Les offres de l'administration hospitalière de Laval, réservées toutefois aux Sœurs leur entière liberté, car cette liberté que l'Eglise donne à tous ceux de ses enfants qui engagent leur volonté à son service, leur est en effet absolument nécessaire pour accomplir leur sainte mission. Il y a quelque mois à peine que la maison de Laval est ouverte, elle s'est prospérée comme toutes celles qui l'ont précédée. En acceptant les divers avantages matériels qui leur étaient proposés pour la fondation de quelques-uns de leurs établissements, les Petites Sœurs ne renoncèrent pas au glorieux privilège d'édifier sur les seules promesses de la Providence. Leur dernière fondation rappelle la pauvreté et la confiance des premières maisons de l'Institut. Elles sont arrivées à Lyon sans que rien ait été préparé à l'avance. Elles étaient inconnues de tout le monde et avaient seulement été encouragées par quelques bonnes âmes qui les avaient visitées à Paris. Elles n'avaient d'autre appui que le benédiction du Cardinal-Archevêque et la parole de Jésus Christ à ceux qui cherchent premièrement le royaume des cieux. Comme à Tours et à Rennes, un ami dévoué s'était trouvé heureux de leur donner un asile pour quelques jours. Elles ont ouvert leur maison le premier décembre ; elles y ont déjà vingt pauvres ; sans aucun doute, dans la ville de Laval, au milieu des ouvriers et des fabricants, leur établissement prendra un accroissement aussi rapide et obtiendra des résultats aussi consolants qu'à Rouen et à Bordeaux.

Aujourd'hui la congrégation des Petites Sœurs se compose de près de trois cents filles. Qui pense à s'occuper de ce que font sur la terre trois cents pauvres filles, destinées, par leur naissance et leur éducation, à être des servantes dans nos maisons ou de simples ouvrières de broderie et en couture ? La sagesse humaine ne saurait trouver à employer de si chétifs et de si fragiles instruments. La Providence de Dieu ne les dédaigne pas, et elle étale un million de cette faiblesse et de ce semblé, de nos jours surtout, prendre plaisir à s'y manifester. Ce Dieu aimable et tout-puissant se complait avec les humbles et les petits. Et tandis qu'on propose, qu'on discute et qu'on essaie à grands frais des projets insensés et ridicules de soulagement des pauvres, il charge ces trois cents filles de nourrir à elles seules, de consoler et de soulager plus efficacement que ne pourraient faire toutes les lois et toutes les administrations du monde, 1,500 vieillards en France. Tout la merveille est là ; les autres détails sont superflus. Voilà ce que peut produire dans une âme sacerdotale une seule étincelle de la charité divine. Réchauffées et unies sous ses rayonnements, les Petites Sœurs ne semblent pas seulement au service des hommes, si misérables qu'ils soient ; c'est Dieu lui-même qu'elles servent, et elles lui donnent, dans la personne des pauvres, le soulagement que, selon la tradition, sainte Véronique lui rendit autrefois, sur le chemin du Calvaire, il était alors l'opprobre

des hommes, un objet de dégoût et de honte pour la nature entière, conspué, couvert de saleté et de crachats ; la Sainte lui essuya le visage avec un linge. On sait comment son action fut merveilleusement récompensée, et aucun chrétien n'a jamais pu songer sans admiration et sans envie à cette gloire de Véronique. Ce que cette sainte femme accomplissait sur le chemin du Calvaire pour Jésus fléchissant sur sa croix, les Petites Sœurs des pauvres l'accomplissent aujourd'hui, et l'admiration ne devrait pas être moindre. Elles s'approchent du visage de Jésus-Christ souffrant, de Jésus pauvre, dégoûté, outragé, insulté, rebaté et méprisé ; elles essuient cette face divine avec une grande miséricorde et un grand amour. La Sainte, autrefois, pour accomplir son acte d'amour à l'égard du divin Maître eut tout à braver : les huées de la foule, les violences des soldats et ce mépris universel dans lequel s'était changé le triomphe du jour des Rameaux, ce mépris si puissant et si fort, qu'il avait forcé les apôtres à fuir et saint Pierre à renier son maître. Les Petites Sœurs des Pauvres ont à vaincre aujourd'hui la sagesse du monde et les desirs de la nature ; elles lui font violence et marchent au rebours des inclinations. Ce n'est pas le tout que de vaincre la réputation pour ces vieillards secoués et repoussés, couverts d'infirmités dégoûtantes ; il faut soi-même, en dehors des soins à donner à ces pauvres créatures, où la foi des Sœurs leur fait démentir les traits du Sauveur, il faut s'abaisser d'humiliation et de pauvreté, d'un équilibre si extrême que tout ce que nous en avons dit n'en peut donner une idée à ceux qui n'ont pas été admis à en pénétrer le mystère.

Tout manque en effet, tout manque à la fois dans les maisons des Petites Sœurs : après avoir triomphé d'une délicatesse légitime à l'égard de cette nourriture composée de débris rimassés de toutes parts, il faut à chaque instant manquer des meubles les plus usuels et les plus nécessaires à la vie. Ce ne sont pas seulement les lits, les paillasse, les draps, dont on peut être privé un laps de temps plus ou moins longs au commencement des fondations. Des maisons établies depuis longtemps, et pour lesquelles la charité publique, quoiqu'elle soit active, n'a peut-être plus ces empressements des premiers jours, quand par sonne s'ignorait la pénurie de toutes choses ou se trouvaient les pauvres Sœurs ; des maisons établies depuis longtemps sont encore au jourd'hui entièrement dépourvues de choses ; par exemple, les vieillards en ont bien chacun une, mais les Sœurs doivent s'en passer. Cette absence est assez générale dans leurs maisons pour qu'elles aient partout pris l'habitude de s'asseoir sur leurs talons. C'est dans cette posture humiliée et avec des cœurs plus rabaisés encore qu'elles écoutent souvent les instructions du Père et les avis de leur mère dans la salle de la communauté. Un jour, un Jésuite venait une de leurs maisons ; il entra dans le réfectoire au moment où la communauté allait se mettre à table ; au lieu de verres, les Sœurs avaient des tasses de toute dimension, des pots à confitures, des pots à moutarde, le tout ébréché, cassé, et dans un tel état que le bon Père invita le premier de ses pénitents qui lui tomba sous la main à faire porter immédiatement une douzaine de verres à l'usage des vieillards. Nous entrons dans ces détails ils indiquent tout un ordre de faits que nous avons fait qu'entrevoir. Car il faut découvrir ou deviner ces besoins ; les Petites Sœurs se gardent de les avouer, elles quêtent et reçoivent avec reconnaissance ; mais elles ne demandent rien pour elles-mêmes ; elles

↳ Voir la 4e page

### REVUE DE LA SEMAINE

### CASTRUCCIO.

#### CHRONIQUE SIENNOISE DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

(Suite.)

— Pardon, signora, mais je vous ai aperçue, et il y a quelques instants, sur la place de la cathédrale, en face du palais dont l'accès vous avait été refusé, m'a-t-on dit, et comme j'ai quelque influence sur ceux qui l'habitent, qui y commandent, j'ai eu de voir prendre la liberté de venir jusqu'ici, trop heureux, signora, de pouvoir vous rendre service, et peut-être justice, si le prisonnier auquel vous vous intéressez est illégalement retenu dans les cachots de la république.

— Signor, signor, Dieu vous entende, répondit vivement la jeune fille ! Oh ! je prierais nuit et jour pour vous, si vous pouvez me faire rendre mon frère. Oh ! signor, si vous empressement est illégal, injuste. C'est le fruit d'une basse et honteuse vengeance.

— Alors elle recoutra avec chaleur tous les événements qui s'étaient passés depuis plusieurs jours, et quand elle eut fini, le jeune homme se leva brusquement.

— Quoi ! dit-il avec indignation, ce Castruccio me fera-t-il l'instrument de ses haines ? Ne suis-je donc qu'un nom derrière lequel il

s'abrite pour frapper plus sûrement ? Si je n'y me s'offre, cet homme souillera l'éclat de son nom.

— Un Salembeni, répéta la jeune fille avec effroi ! Vous, un Salembeni !

— Celui-ci la regarda avec étonnement. — Mais, signora, dit-il avec émotion, comment ce nom est-il pour vous un sujet de terreur ?

— Un Salembeni voudrait-il sauver un Montanini, répondit doucement Nello ?

— Ah ! signora, votre frère est un Montanini, dit lentement le jeune homme, un Montanini !

— Oh ! j'étais folle d'y penser un instant, s'écria Nello avec désespoir ! j'étais insensée d'espérer devant une telle haine !

— Je le jure devant Dieu, signora, je n'ai jamais eu pour votre famille le sentiment que vous me supposez si injustement ; j'ai cru, il est vrai, à la haine de votre frère, et je n'ai pas cherché à me rapprocher de lui, mais pourquoi voulez-vous qu'après un siècle, les querelles de nos pères aient encore du retentissement dans nos cœurs ; pourquoi supposer que je puisse avoir un seul instant l'effrayante pensée de me venger sur un noble et loyal jeune homme, comme votre frère, signora, sur sa sœur, dont la vue suffirait seule pour désarmer les haines les plus violentes, les inimitiés les plus profondes, dit Salembeni ? Oh ! non, signora, ne me prêtez pas des sentiments qui me déshonoreraient, et croyez bien que, devenu dès aujourd'hui le protecteur de votre frère, je saurai le protéger ; demain vous pourrez l'embrasser, il sera libre, et peut-être alors

me rendrez-vous plus de justice, signora !

A ces mots, le jeune cavalier s'inclina respectueusement, abandonna Nello, que la joie rendait toute tremblante, immobile à sa place et ne pouvant croire à la réalité de ce qu'elle venait d'entendre.

Comme il traversait la place, Salembeni rencontra Castruccio qui sortait du palais ; dès que celui-ci l'eut aperçu, il s'avança vers lui.

— Qu'il me soit permis de féliciter le signor Salembeni de son retour et de lui demander s'il a fait un heureux voyage ?

— Je remercie le signor Castruccio, répondit froidement Salembeni. Je suis heureux de vous rencontrer, j'avais à vous parler d'affaires sérieuses.

— Comment ! à peine de retour, le signor Salembeni s'occupe déjà des affaires de l'Etat ; la république n'a certes pas beaucoup de membres aussi dévoués, aussi actifs que vous, signor ! dit Castruccio, cherchant à sourire agréablement, mais en ne donnant à son visage qu'une expression plus repoussante encore.

— Et cependant le signor Castruccio me surpasse en dévouement et en activité ; car, si je suis bien informé, il a fait, pendant mon absence, des arrestations d'une haute importance.

— Mais peut-être n'en connaissez-vous pas encore toute l'importance, répondit celui-ci piqué du ton de sarcasme du jeune homme ; quand vous saurez que j'ai pris du même coup de flet un homme dont l'arrestation vous délivre d'un ennemi qui plus tard serait devenu

un rival formidable, je pense que vous me saurez au moins gré de ces arrestations. J'ai... Nous avons en notre pouvoir ici, là, à deux pas de nous, le dernier des Montanini, qui vient d'être condamné à mort comme conspirateur, pour avoir été pris les armes à la main.

— Condamné à mort ! s'écria brusquement Salembeni, en faisant deux pas en arrière.

— Oui, signor, oui, répéta d'un ton de triomphe Castruccio, qui penait pour de la joie l'exclamation du jeune homme, condamné à mort, j'ai en de la peine, mais j'en suis venu à bout.

— Signor Castruccio, s'écria Salembeni d'une voix qui le fit très-saillir, faut-il que je vous que ce soit moi, Montanini soit mis en liberté !

— En liberté ! dit Castruccio au comble de l'étonnement, en liberté !

— Ce soir même ; vous avez bien pu le faire condamner lorsqu'il était innocent, il faut maintenant que vous le fassiez acquitter.

— Mais, signor, reprit Castruccio, dont les yeux étincellaient...

— Faites-y attention, signor Castruccio, je suis chef de Mont-des-Régulateurs, et, comme chef, je vous ordonne la mise en liberté de Montanini ; prenez-y garde, vous vous êtes trompé sur mon compte, ne me forcez pas de vous débarrasser d'une manière terrible, je n'hésiterais pas un instant, mais je compte sur vous ; ce soir je reviendrai moi-même prendre le prisonnier.

— Il y avait déjà quelques instants que les prisonniers, incertains sur ce qu'ils devaient fai-

re, restaient immobiles à la même place, n'osant avancer dans la crainte d'être surpris par les archers, et ne voulant pas rentrer dans leurs cachots, lorsqu'un homme entra suivi d'un énorme basset dans le corps-de-garde.

Maïa (car c'était le méchant vieillard), demanda brusquement aux archers où était allé le geôlier.

— Ma foi, répondit l'un d'eux, il est parti avec le dîner d'un pauvre diable de nègre, qu'il avait oublié dans sa tournée de tantôt.

— Mais il me semble qu'il y a déjà longtemps de cela, reprit un autre archer occupé à nettoyer une pique.

— Parbleu ! le compère était un peu lancé ; il se sera endormi sur quelque hotte de paille.

— Holà ! Tom, holà ! qu'est-ce qu'il y a, mon garçon, dit Maïa à l'énorme basset qui, ayant déposé les prisonniers, grondait sourdement en regardant de leur côté.

— A-t-il quelque chose ? répéta Maïa en avançant la tête dans le corridor.

— Vite, en retraite, dit Padresio à Montanini ; ces mécréants vont venir par ici, et les archers ont le droit de tirer sur tout prisonnier hors de son cachot.

— Ou plutôt mettons-nous dans cet enfoncement, dit Montanini, en désignant un large creux dans la muraille ; ils passeront peut-être à côté de nous, et pendant qu'ils iront en avant, la fuite nous sera plus facile.

— Mais le chien nous découvrirait.

— Je l'étrangle, dit Maïa. Les archers ayant allumé quelques lanternes-